

Quand, vers neuf ans, je fréquentais une école primaire sur les lisières du Dartmoor, dans le sud-ouest de l'Angleterre, il incombait à Mme Watts de m'initier aux sciences naturelles, ainsi qu'à l'instruction religieuse. Elle nous emmenait, mes condisciples et moi, dans un coin particulièrement ravissant de mon beau pays natal, pour nous apprendre à distinguer les différents oiseaux, arbres et plantes. La stupéfiante diversité qu'on découvre dans une haie ; l'émerveillement d'une couvée d'œufs au fond d'un nid raffiné ; la présence immanquable d'une touffe apaisante de rumex à portée des orties qui viennent de vous piquer les mollets (nous devions porter des culottes courtes) : tout cela reste gravé dans ma mémoire, de même que le « musée du garde-chasse » où les paysans du voisinage exposaient les cadavres de rats, belettes et autres vermines et prédateurs, sans doute fournis par quelque divinité moins bienveillante. (...)

Dans d'autres cours, on nous remettait un imprimé intitulé « Interrogez les écritures », envoyé à l'école par l'organisme national qui supervisait l'enseignement religieux (obligatoire au même titre que plusieurs prières quotidiennes en commun). Ce feuillet contenait un unique verset de l'Ancien ou du Nouveau Testament, que nous devions retrouver dans la Bible avant d'en expliquer à la classe ou au professeur, oralement ou par écrit, l'histoire et la moralité. J'adorais cet exercice, où j'excellais au point d'être souvent (...) « premier » en catéchisme. Ce fut mon introduction à la critique pratique et textuelle. Je lisais tous les chapitres bibliques qui précédaient et suivaient le passage, pour être sûr d'en avoir bien saisi le sens. (...)

Mais vint le jour où la pauvre et chère Mme Watts se surpassa. Dans une tentative ambitieuse pour fusionner les deux matières, sciences naturelles et instruction religieuse, qu'elle nous enseignait, elle nous dit : « Voyez donc, les enfants, à quel point Dieu est puissant et généreux. Il a fait l'herbe et tous les arbres verts, la couleur la plus reposante pour nos yeux. Si la végétation était entièrement rouge ou orange, ce serait épouvantable. »

Que n'avait pas proféré là cette pieuse vieille bique ! J'aimais bien Mme Watts : c'était une veuve sans enfants très dévouée, qui avait un vieux chien de berger affectueux appelé évidemment Rover, et elle nous invitait à goûter après la classe dans sa vieille maison un peu délabrée près de la ligne de chemin de fer. Si Satan l'avait choisie pour m'écarter du bon chemin, il s'était montré beaucoup plus inventif que le serpent du jardin d'Éden. Jamais elle n'élevait la voix ni ne recourait à la violence – ce

qui n'était pas le cas de tous mes maîtres –, et dans l'ensemble elle faisait partie de ces gens, célébrés par le roman de George Eliot, *Middlemarch*, dont on peut dire que « si les choses n'ont pas, pour vous et moi, tourné aussi mal qu'elles l'auraient pu, c'est en bonne partie grâce à ces êtres qui ont vécu loyalement une existence discrète et reposent dans des tombes délaissées ».

Néanmoins, les propos de Mme Watts m'ont franchement accablé. Mes petites sandales nouées à la cheville se sont recroquevillées de gêne pour elle. À neuf ans, je n'avais pas la moindre idée de la conception créationniste ni de sa rivale, l'évolution darwinienne, ni de la relation entre la photosynthèse et la chlorophylle. (...) Je savais seulement, presque comme si j'avais eu un accès privilégié à une autorité supérieure, que mon professeur s'était débrouillé pour avoir tout faux en à peine deux phrases. C'étaient les yeux qui s'étaient adaptés à la nature et non l'inverse.

Après cette révélation – je ne prétends pas me rappeler tout parfaitement, ou dans le bon ordre –, j'ai commencé assez vite à remarquer d'autres bizarreries. Pourquoi, si dieu était le créateur de toutes choses, étions-nous censés le « louer » sans cesse pour avoir fait ce qui lui était tout naturel ? Cela paraissait tout bonnement servile. Si Jésus pouvait guérir un aveugle rencontré par hasard, pourquoi ne pas éradiquer la cécité même ? Qu'y avait-il donc de si merveilleux à chasser les démons si ceux-ci se précipitaient ensuite sur un troupeau de cochons ? Ça semblait sinistre, et ressemblait plutôt à de la magie noire. Pourquoi cette prière répétée chaque jour restait-elle sans résultat aucun ? Pourquoi devais-je dire sans cesse, publiquement, que j'étais un misérable pécheur ? Pourquoi le sujet du sexe passait-il pour si nocif ? Ces objections hésitantes et puériles sont, je l'ai découvert depuis, monnaie courante, en partie parce qu'aucune religion ne peut leur opposer le moindre argument satisfaisant. Mais une autre objection, plus fondamentale, se présenta aussi (je dis « se présenta » plutôt que « m'apparut », parce que ces objections sont non seulement irréfutables mais inéluctables). Le directeur, qui conduisait les prières et les services religieux quotidiens, la Bible à la main, une sorte de sadique doublé d'un homosexuel refoulé (je lui ai pardonné depuis longtemps parce qu'il a motivé mon intérêt pour l'histoire et m'a prêté mon premier P. G. Wodehouse), déclara un soir à quelques-uns d'entre nous, lors d'une conversation on ne peut plus sérieuse : « Vous ne voyez peut-être pas maintenant la signification de toute cette foi, mais

vous la comprendrez un jour, quand vous perdrez un être cher. »

Cette fois encore, je fus frappé d'indignation et d'incrédulité. Cela revenait à dire que la religion était peut-être une chimère, mais qu'elle pouvait quand même servir de consolation. Que c'était méprisable ! J'avais alors presque treize ans et j'étais en train de devenir un parfait petit intellectuel insupportable. Si je n'avais jamais entendu parler de Sigmund Freud – bien qu'il m'eût été très utile pour comprendre le directeur –, je venais d'avoir un aperçu de son *Avenir d'une illusion*.

Je vous impose toutes ces anecdotes parce que je ne fais pas partie de ceux pour qui une enfance violente ou un endoctrinement brutal ont détruit toute chance d'avoir la foi. Je sais que des millions d'êtres humains ont subi ces traitements et je ne crois pas qu'on puisse ni doive pardonner aux religions d'imposer de telles souffrances. (Dans un passé très récent, la réputation de l'Église romaine a été entachée : en ne dénonçant pas les ecclésiastiques coupables de viols sur des enfants, les hautes instances religieuses se sont de fait rendues complices de ce péché impardonnable.) Mais d'autres organisations non religieuses ont commis des crimes semblables, sinon pires.

Quatre arguments contredisent toujours la foi religieuse : celle-ci présente sous un jour entièrement erroné les origines de l'homme et du cosmos ; grâce à cette erreur initiale, elle allie le maximum de servilité au maximum de subjectivité ; elle est à la fois la cause et le résultat d'une dangereuse répression sexuelle ; et elle se résume en fin de compte à prendre ses désirs pour la réalité. Je ne crois pas faire preuve d'arrogance en affirmant que j'avais déjà découvert ces quatre arguments avant d'avoir mué (et aussi remarqué que les responsables temporels se servent de la religion pour asseoir leur autorité). Je suis certain que des millions d'autres personnes arrivent à ces conclusions, de la même manière, et j'en ai rencontré d'ailleurs dans des dizaines de pays différents. Beaucoup d'entre elles n'ont jamais eu la foi, bien d'autres y ont renoncé après une lutte difficile. Certaines ont eu des moments fulgurants d'incroyance, (...) par la suite plus rationnellement et plus moralement justifiés. Et c'est là le point essentiel pour ceux qui partagent mon opinion. Notre croyance n'est pas une croyance. Nos principes ne sont pas une foi. Nous ne nous en remettons pas seulement à la science et à la raison, parce que celles-ci sont des facteurs nécessaires mais non suffisants, nous nous méfions de tout ce qui contredit la science ou insulte la raison.

Nous pouvons différer sur bien des points, mais ce que nous respectons, c'est le libre examen, l'ouverture d'esprit et l'étude des idées pour elles-mêmes.

Christopher HITCHENS, *Dieu n'est pas grand, comment la religion empoisonne tout*, 2009.

Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 364 mots en 100 mots \pm 10 %.

Marquez les dizaines de mots et indiquez le **décompte** total à la fin de votre copie.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sautez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.